

POINTS CRITIQUES

Mensuel de l'Union des Progressistes Juifs de Belgique
Novembre 2008

Autoportraits de l'autre. De Belgique en Palestine Un film sur l'identité

Le film de Gérard Preszow, *Autoportraits de l'autre. De Belgique en Palestine*, commandé par le festival *Masarat* et réalisé au long de la préparation de ce festival, s'en détache de manière singulière.

Masarat s'applique à montrer une culture palestinienne qui dans l'adversité la plus extrême exprime une vitalité saisissante. De ce panorama, on comprendra et on retiendra que l'occupation, la misère économique et sociale qui en résultent, la colonisation sans répit et l'étouffement géographique ont échoué à réaliser le désir d'Israël : le silence palestinien qui consacrerait l'inexistence de cet Autre. Le mur, expression ultime de ce rêve et qui autorise à ne plus voir, échoue pourtant à le réaliser. Il ne peut que rappeler à chaque instant ceux qu'il cache au regard.

Cette dimension est extrêmement présente dans le film de Gérard Preszow. L'inexorable sensation d'étouffement à contempler, depuis le taxi où se trouve Leila Shahid, la conurbation bétonnée de Jérusalem qui encercle au point de le rendre quasiment introuvable le village de son grand-père. La vie infernale - l'infra-vie - que font subir, devant les soldats de garde indifférents et donc complices, aux quelques Palestiniens du vieux Hebron (ceux qui n'ont pas fui) des colons racistes. Cette agression permanente, cette atmosphère de pogrom imminent est palpable. L'irrespect des soldats israéliens qui en visite dans la partie musulmane du caveau des Patriarches - là où Baruch Goldstein a commis son attentat-suicide - se permettent, en présence de pèlerins en prière, de parler haut, illustre la loi du plus fort, c'est-à-dire l'arbitraire du plus fort.

Ils n'en ont probablement même pas conscience, leur attitude est naturelle. C'est celle d'une armée qui doit montrer en permanence qu'elle est présente, qu'elle occupe; l'officier ne peut se permettre de chuchoter même en un lieu de prières, lui qui trouverait certainement scandaleux qu'on en fit de même dans une synagogue.

Le point nodal du conflit - la spoliation initiale des palestiniens - est là dans cette rencontre avec une intellectuelle palestinienne. Elle a renoncé à retourner voir la maison familiale de Yafo/Jaffa comme elle renonce à la revendiquer. Elle attend que les Israéliens reconnaissent le fait de la spoliation et disent le regretter. Et on pense en l'écoutant, saisi par l'émotion, qu'on en est bien loin.

Voilà pour les faits si pesants que les inconditionnels d'Israël ne peuvent que les nier ou les relativiser. Mais le film de Gérard Preszow est avant tout, annoncé dès le feuillet de présentation du film, le regard d'un «Juif bruxellois» qui, en un peu plus de quarante minutes et sans asséner la moindre sentence, ouvre au questionnement.

«Sa judéité bruxelloise» en bandoulière nous dit l'auteur et vient alors cette question : en quoi cette forme de judéité est-elle différente des autres formes, en quoi lui permet-elle de voir ce que d'autres Juifs (bruxellois ou d'ailleurs) ne peuvent voir? Mais à cette question, (cette porte) qu'ouvre le film, comme aux autres, il n'est pas donné de réponse. Au spectateur de peser le poids de ce qui est énoncé.

Les ambiguïtés

Le filmage de la phase préparatoire du Festival *Masaraf* ne cache rien des ambiguïtés ou des risques que court une telle entreprise. Un journaliste (Guy Duplat de la Libre, il n'est pas nommé à l'instar des autres personnages du film mais comme pour eux, c'est le point de vue qui compte) s'élève contre l'absence d'Israël. La conférence de presse de lancement du Festival versa dans le surréalisme. Une heure durant, on parla de Palestine sans prononcer une seule fois le nom d'Israël. Quand une journaliste de *Regards* releva ce fait, il ne lui fut pas répondu. Les instances ministérielles patronnant le Festival ont peut-être voulu éviter de fâcher. Il y a aussi cette Palestinienne qui rétorque - dans le film - que les Palestiniens existent par eux-mêmes, qu'ils ne sont pas 50% de quelque chose. Ce qui n'est pas sans rappeler la phrase historique du penseur Juif russe Khayim Zhitlovski arguant de ce que les Juifs ne sont pas «4% de quelqu'un d'autre alors que nous sommes 100% de nous-mêmes» (4% étant le pourcentage de population juive dans l'Empire russe). C'est peut-être inexact dans la durée historique, le projet sioniste ayant fait se cristalliser une identité palestinienne. Mais c'est vrai au présent, dans la conscience identitaire des Palestiniens.

Reste un embarras, comme si ce non-dit pouvait cacher chez certains le désir informulé d'écartier ce qui gêne. C'est ce qu'exprime une responsable culturelle qui fait part de sa défiance face au projet *Masaraf*. Il y a, dit-elle à Gérard Preszow, et, alors qu'on parle du «mur» israélien, des «murs invisibles» ; elle laisse entendre qu'on risque de jouer avec le feu antisémite. Le film débute sur un plan de l'Eglise Royale Sainte-Marie; les cloches sonnent, l'Europe n'est-elle pas chrétienne. C'est bien ici qu'on va parler des Palestiniens, donc d'Israël, donc des Juifs. En Belgique ou plutôt en communauté française où l'on ne traduit pas les documents de *Masaraf* en néerlandais mais bien en anglais(!). En cette Belgique qui honore toujours Godefroid, «Premier roi de Jérusalem, mort en Palestine», boucher des Arabes et Juifs de la ville sainte.

Le film de Gérard Preszow dévoile ce qui est masqué, ce qu'on n'ose dire. Leila Shahid parle des «Palestiniens spoliés par les Juifs spoliés». Une Palestinienne «chrétienne», mais bien sûr cela n'a pas d'importance pour elle, qui ne comprend pas «pourquoi les Juifs doivent toujours expliquer qu'il sont Juifs» et à qui plusieurs dizaines d'années d'occupation n'ont toujours pas réussi à faire comprendre que l'identité juive n'est pas (que) religieuse, ce à quoi le monde arabe mais aussi occidental la réduit trop facilement. Thomas Gunzig ne peut se rappeler une origine juive, dans laquelle il ne se reconnaît pas, qu'après un long raisonnement. Bel exemple de cette absence (ici déjà transmise) à sa propre histoire induite par l'identité juive communiste. Et c'est cet écrivain belge, «bruxellois du sud» selon son auto-définition, mais considéré quand même par tout le monde comme quelque peu juif, qu'on envoie en voyage d'exploration en Palestine occupée, qu'on renvoie en quelque sorte à son identité remise au placard et là où elle s'origine.

L'identité juive progressiste, dans toutes ses déclinaisons, est questionnée par une intellectuelle palestinienne qui lance, ce qui en dit long sur la lassitude palestinienne : «tu es en train de chercher des réponses à des questions juives... Le problème palestinien est un outil pour tester tes valeurs juives». Gérard Preszow lui répond qu'elle se trompe. A son sujet. Mais elle effleure un point sensible.

aux débuts de l'humanité

Autoportraits de l'autre est un film sur l'identité et non pas sur la Palestine. En même temps, cette identité ne peut pas se penser sans Palestine. L'abstraction en est impossible.

Autoportraits de l'autre : l'autre vu à partir de soi, mais avant tout, un retour sur soi-même à partir de cet autre sur lequel sa propre image se reflète. Le film prend aux tripes de l'identité. Il pourrait compléter l'aphorisme de Hillel l'Ancien «Si je ne suis pas pour moi, qui le sera ? Si je suis seulement pour moi, que suis-je ? Et si pas maintenant, quand» par «et si je n'existe que par l'autre, que suis-je?». Mais cela ne se comprend peut-être qu'à écouter l'autre en lui parlant.

Le film se termine par la vision d'un paysage vierge et d'une beauté des débuts de l'humanité, dans lequel s'engage la délégation communautaire (française), accompagnée par le documentariste. Tout serait-il à recommencer?

Alain Mihaly